

« Eaux dormantes », de Lars Noren Entre deux mondes

Une pièce étrange, très bien interprétée par sept comédiens inspirés sous la direction d'un metteur en scène qui connaît l'univers de l'écrivain suédois. Mais que faut-il comprendre ?

ILS SONT SEPT, face à nous. Ou plus exactement six, seulement, au début. Mais il y a sept fauteuils d'acier et de cuir, dans le noir qui brille. Devant eux, une table de verre ; au-dessus d'eux, un miroir incliné. Dans le noir et les reflets. Est-on certain de ce que l'on voit ? Non. Et c'est ce que souhaite Claude Baqué qui signe la mise en scène de cette pièce créée en France. Lars Noren, l'écrivain suédois, a souvent repris ce travail qui est d'ailleurs édité sous un premier titre (1). Ce qui trouble le plus est de l'ordre de l'impensable ou presque : les personnages, ici, oscillent entre la vie et la mort. Comme s'il n'y avait pas de différence de nature entre la vie et la mort, comme s'il s'agissait d'une seule et même réalité.

C'est assez audacieux d'essayer de transcrire ce sentiment. Il ne saisit pas tous les personnages. Et puis, combien de personnes croise-t-on dans la vie dont on se dit : « Il est mort. ». Ou encore, qu'entend-on lorsque l'on dit : « Il est comme un mort-vivant ? » Noren, en poète, en dramaturge omnipotent,

peut se permettre cela. Pas comme Dante. Il est plus prosaïque. On est dans un après-dîner entre amis. Ce doit être la rentrée. Tout le monde parle de ses vacances. Mais le trouble s'installe vite et les morts insistent...

On ne peut raconter, ni même analyser « Eaux dormantes ». La porosité des parois qui sépare la vie de la mort, chacun la ressent à sa manière. On n'oublie pas les grands textes d'une Nathalie Sarraute qui chercha souvent à dissoudre ces différences.

Sept acteurs très unis par le talent, la discipline, l'intelligence portent les paroles de Noren qui travaille aussi sur la mémoire, l'oubli, l'effacement de toute chose (et ici la Shoah est plus qu'un thème). On mentirait si l'on disait que les deux heures vingt passent comme un souffle. Et parfois on fait l'amère expérience du « mourir d'ennui ». C'est ce que veut Noren, ce qu'affronte la mise en scène de Claude Baqué qui connaît très bien l'écrivain.

Etrange expérience pour les spectateurs comme pour les acteurs. Applaudissons leur abnégation.

> ARMELLE HÉLIOT

Théâtre de l'Athénée, à 19 h le mardi, à 20 h du mercredi au samedi (01.53.05.19.19).

Durée : 2 h 20 sans entracte.

(1) Texte publié à L'Arche, sous le titre « Tristano ».
